

Jean Salem

**Sur la libre pensée française au XVII^e siècle,
à la lumière de la *Doctrine curieuse* du jésuite Garasse**

En travaillant à l'édition de *La Doctrine curieuse des beaux esprits ou prétendus tels*, volumineux traité anti-libertin publié en 1623 par le père François Garasse, je n'ai pas manqué d'être frappé par les véritables « prémonitions » qui se rencontrent sous la plume de ce prêtre ¹. Son œuvre a servi, en effet, de *mine* et tout à la fois de *repoussoir* aux libres penseurs des XVII^e et XVIII^e siècles. Je m'efforcerai de confirmer cela en me reportant aussi souvent que nécessaire à ce que Gianni Paganini a appelé la « grande saison » des textes clandestins ², c'est-à-dire à la période qui précède et qui suit le tournant menant du XVII^e et XVIII^e siècle, – avec pour *terminus ad quem* le début « officiel » des Lumières, vers 1720 environ ³. Il faut dire que la thématique libertine et la critique qu'elle sous-tend seront alors largement passées dans l'œuvre de Bayle (1647-1706) ; chez Fontenelle (1657-1757), également ; chez les poètes épicuriens, qui assurent le lien, eux aussi, entre XVII^e et XVIII^e siècles ; chez les déistes, enfin. Quant à Hobbes (1588-1679) et à Spinoza (1632-1677), ils ont, de leur côté, connu cette pensée critique et su tirer ce qui, en elle, leur parut compatible avec leurs propres principes.

En retrouvant nombre de propositions condamnées par Garasse dans plusieurs manuscrits clandestins datant du dernier quart du XVII^e siècle, mais aussi chez Bayle, chez d'Holbach, chez Jakob-Heinrich Meister et quelques autres auteurs français des Lumières, on peut rencontrer du même coup plusieurs thèses dont Feuerbach se fera, lui aussi, le chantre.

(1)

La *Doctrine curieuse* est divisée en huit livres, commençant chacun par l'*exposition* en quelques pages d'une maxime attribuée par l'auteur à ses adversaires et des preuves qu'ils sont censés en fournir ; puis, cette exposition est, à tout coup, suivie d'une longue *réfutation*. À chaque livre correspond ce que Garasse tient pour une négation aussi intolérable qu'impie :

- au Livre I : la négation de l'humilité chrétienne ;
- au Livre II : la négation de l'existence de Dieu ;

1. Garasse (François), *La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps, ou prétendus tels*, Paris, Les Belles Lettres / Encre Marine 2009. Présentation et édition de Jean Salem. — 961 p.

2. Paganini (Gianni), *Les Philosophies clandestines à l'âge classique*, Paris, P.U.F. 2005, p. 7.

3. Publication des *Lettres persanes* de Montesquieu : 1721 ; des *Lettres philosophiques* de Voltaire : 1734.

- au Livre III : la négation de l'obligation de croire ;
- au Livre IV : la négation de l'obligation de faire son salut ;
- au Livre V : la négation de l'infailibilité de la Bible ;
- au Livre VI : la négation des commandements de Dieu ;
- au Livre VII : la négation de l'existence d'esprits séparés (anges ou diables) ;
- au Livre VIII, enfin : la négation du bonheur par la foi.

Nous avons donc affaire à un ouvrage de remise au pas, bien dans la veine de la réforme post-tridentine et du climat qui prévalut en France après les *huit* guerres de religion que le pays avait connues entre 1562 et 1598¹ – et, plus encore, à dater de 1624, dans un pays repris en main par le cardinal de Richelieu .

François Garasse naquit à Angoulême en 1585 et mourut à Poitiers en 1631. En 1601, à l'âge de quinze ans, il entra dans la compagnie de Jésus. Son éloquence virulente, sa propension à la calomnie, à l'injure, effraya, dit-on, et il fut démenti par plusieurs de ses pairs. — Arguant de ce que Vanini venait d'être brûlé à Toulouse, en l'an 1619, Garasse tenta d'obtenir une condamnation similaire à l'encontre de Théophile de Viau, que *La Doctrine curieuse* tend à présenter tout du long comme un *disciple* de Vanini (1585-1619). Ce dernier avait critiqué l'authenticité des miracles et des oracles ou prophéties. Admirateur de Machiavel, il avait fait de la religion l'instrument du pouvoir et considéré que l'explication dernière des miracles et des oracles (qui frappent l'imagination des foules et qui produisent sur elles le plus grand effet) résidait tout bonnement dans l'imposture des prêtres. — L'offensive de Garasse sera finalement victorieuse puisqu'elle aboutira à la condamnation de Théophile². Ce dernier fut arrêté dès le 17 septembre 1623, et jeté en prison pour deux longues années. Il se plaignit de mauvais traitements, fut finalement banni, condamné à être brûlé, mais en effigie *seulement*. Il mourut en 1626, à l'âge de trente-six ans, épuisé par les souffrances physiques et morales qu'il avait été contraint d'endurer.

Les « beaux esprits » qui sont évoqués dans le titre même de l'ouvrage sont ceux que Garasse va, provisoirement, diviser en « libertins » et en « athéistes ». « J'appelle libertins, écrit-il, nos ivrognes, moucherons de tavernes, esprits insensibles à la piété qui n'ont autre Dieu que leur ventre, qui sont enrôlés en cette maudite confrérie qui s'appelle la Confrérie des

1. Pensons, notamment, au massacre de la Saint-Barthélemy, en 1572, au cours duquel périrent 30.000 protestants.

2. Cf. Lachèvre (Frédéric), *Le Libertinage au XVII^e siècle* [1909-1928], t.I et II : *Le Procès du poète Théophile de Viau*, rééd. Genève : Slatkine Reprints, 1968.

Bouteilles... Il est vrai que ces gens croient aucunement ¹ en Dieu, haïssant les Huguenots et toutes sortes d'hérésies, ont quelquefois des intervalles luisants et quelque petite clarté qui leur fait voir le misérable état de leur âme, craignent et appréhendent la mort, ne sont pas du tout abrutis dans le vice, s'imaginent qu'il y a un enfer, mais au reste ils vivent licencieusement, jetant la gourme comme jeunes poulains, jouissant du bénéfice de l'âge, s'imaginant que sur leurs vieux jours Dieu les recevra à miséricorde et pour cela sont bien nommés quand on les appelle libertins, car c'est comme qui dirait apprentis de l'athéisme » [37]. Suivent ceux dont le cas est encore aggravé par leur irréligion radicale et, le cas échéant, affichée : « J'appelle impies et athéistes, [poursuit Garasse] ceux qui sont plus avancés en malice ; qui ont l'impudence de proférer d'horribles blasphèmes contre Dieu ; qui commettent des brutalités abominables ; qui publient par sonnets leurs exécrables forfaits ; qui font de Paris une Gomorrhe ; [...] qui ont cet avantage malheureux qu'ils sont si dénaturés en leur façon de vivre qu'on n'oserait les réfuter de point en point, de peur d'enseigner leurs vices et faire rougir la blancheur du papier » [38] ².

De fait, plusieurs formes de libertinage se firent jour en France au XVII^e siècle : 1^o/ un libertinage de mœurs, tout d'abord, qui se développa tout particulièrement à la cour ; 2^o/ un libertinage littéraire qui s'exprima dans des chansons, des poèmes satiriques, des pamphlets ou des confessions (parmi les poètes licencieux, figurent en bonne place Théophile de Viau, Des Barreaux, le plus proche de ses amis, Colletet, Racan, Maynard, auteur des *Priapées*, Claude le Petit, auteur du *Bordel des muses* et de *La Chronique scandaleuse ou Paris ridicule*) ; 3^o/ un « libertinage érudit », selon l'expression désormais classique, de René Pintard ³, – libertinage d'auteurs savants, qui sont fréquemment accusés d'athéisme ⁴.

Françoise Charles-Daubert a recensé un certain nombre de points communs à beaucoup de textes désormais étiquetés comme relevant de ce courant « libertin-érudit ». Ce sont, écrit-elle :

– une propension à la fragmentation du discours, qui fait tenir par les protagonistes de *dialogues* des points de vue divergents, la plus belle part étant complaisamment réservée aux critiques des dogmes en vigueur ;

1. C'est-à-dire : « en quelque façon ».

2. Les chiffres entre crochets renvoient à la pagination originale du texte : Garasse (François), *La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps ou prétendus tels*, Paris, S. Chappelet, 1623. Celle-ci figure dans l'édition que nous en avons donné en 2009, chez Encre Marine / Les Belles Lettres.

3. Cf. Pintard (René), *Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, Boivin 1943 ; réimpr. Genève : Slatkine, 2000.

4. Avec Gassendi, Naudé, La Mothe le Vayer et Élie Diodati (que, plus tard, remplaça Guy Patin) formaient la « Tétrade ».

- un recours très abondant à l’ironie et la dérision ;
- l’appel à des *lieux* communs des auteurs anciens ou modernes ;
- un vif intérêt pour la question très problématique de l’authenticité ou de l’inauthenticité des prophéties et des miracles ;
- un extrême intérêt, également, pour la question de l’immortalité de l’âme et du caractère insuffisamment évident des preuves qu’en proposent les théologiens ;
- une insistance très marquée sur le thème de l’imposture politique ;
- le refus de croire trop aveuglément en la divinité du Christ ¹.

(2)

Sous la plume du bon père Garasse, Théophile est un « méchant homme de néant », qui ferait partie de ces gens que l’on ne saurait estimer autrement que des « bêtes brutes » [976]. Notre homme est littéralement obsédé par les métaphores animalières. Bovins, ânes, pourceaux, chiens, caméléons et vermine... : pareille ménagerie mérite bien la visite !

1°/ *Bovins (animalité)*. — Garasse use en une quinzaine d’occurrences de l’expression « nos jeunes veaux » pour caractériser les « beaux esprits prétendus » [45 ; 126 ; 166-167 ; 653 ; etc.]. C’est là l’argument le plus éculé du spiritualisme : l’hédonisme est bon pour les bêtes. Garasse s’en prend avec virulence à l’identification épicurienne du plaisir et du souverain bien et, de façon plus générale, à l’idée grecque selon laquelle tout ce que nous faisons a pour but de nous procurer le bonheur. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, un certain *topos* indiquera d’ailleurs presque à tout coup, chez les nombreux auteurs qui en useront, une allégeance ou, tout du moins, une reconnaissance de quelque dette à l’égard de l’hédonisme épicurien : il s’agit de ce *leitmotiv* consistant à repérer en nous un « instinct qui nous porte à jouir de tous les plaisirs qui sont de notre goût, et à fuir autant qu’il est possible ce qui nous fait de la peine ». Cette phrase, qui, en l’occurrence, est extraite d’un certain traité clandestin ², mais qu’on retrouverait à peu de choses près chez Fréret, chez Helvétius, chez d’Holbach, chez Sade, chez Maupassant et cent autres encore, dérive de cette thèse fondamentale de l’épicurisme : « tout être animé, dès sa naissance, recherche le plaisir et s’y complaît comme dans le plus grand des biens ; il déteste la douleur, comme le plus grand des maux et, dans la

1. Nous suivons ici Françoise Charles-Daubert : *Les Libertins érudits en France au XVII^e siècle*, Paris, P.U.F., 1998, p. 18-19.

2. Ce manuscrit, qui fut rédigé entre 1696 et 1711, s’intitule : *Doutes des pyrrhoniens* ; il est conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles (ms. 15191) et professe une sorte de déisme sceptique (cit. : p. 102).

mesure de ses forces, il s'éloigne d'elle »¹. La religion, pour le dire à peine autrement, s'oppose frontalement à la loi de nature ; ce qu'elle tient pour péché est inclination naturelle.

En ce qu'ils sont trop *Grecs* et, partant, pas assez *chrétiens*, les libertins n'en finissent donc pas d'évoquer chez Garasse la répugnante placidité de bovins indolents. Ce dernier leur prête en effet sans nuance l'idée que c'est folie de se tourmenter pour les choses du ciel ou de la terre ; qu'il vaudrait mieux, par conséquent, « s'en remettre entièrement à ce qu'en fera le destin, sans y rien contribuer du nôtre » [331]. L'homme est libre, rétorque Garasse, et, quand cela ne serait point prouvé, il serait excessivement dangereux que cela ne fût point cru d'un chacun. Car croire au destin éternel, c'est se mettre en position de *se passer de la création...* C'est tendre à réduire l'action de Dieu à ce qu'un manuscrit clandestin, écrit autour de 1700 par un certain Yves de Vallone, appelle l'« enchaînement des causes naturelles »². Et puis, au plan de la vie morale, on n'est évidemment pas fort éloigné, dans ces conditions, de cette thèse sadienne selon laquelle il n'y a point de goût coupable, – thèse qui sera déjà présente chez La Mettrie (*Œuvres philosophiques*, Berlin, 1751 : I, 287), ainsi que dans la *Lettre de Thrasybule à Leucippe* (1768) ou dans le roman *Thérèse philosophe* (1748), thèse selon laquelle la nature ne saurait engendrer des êtres susceptibles de troubler ou de déranger sa propre marche. Tout étant permis, voire commandé par la nature, nul n'est donc entièrement responsable de ses actions, comme l'écrira Sade, « pas plus que la guêpe qui vient darder son aiguillon dans ta peau »³.

2°/ *Ânes (indocilité)*. — L'âne intervient dans ce très singulier bestiaire, bien moins comme un vivant symbole de sottise que comme un animal capricieux, toujours susceptible de divaguer, de vagabonder. Les beaux esprits se font une gloire de ne pas suivre le vulgaire en matière de croyance, comme si la croyance de la multitude constituait un critère avéré du faux [178]. Ils professent même « qu'il faut laisser à un chacun la liberté entière de croire ce que bon lui semble » [230]. Malgré leur mépris pour la populace, ils rejoignent donc, en un sens, les huguenots et luthériens, lesquels sont partisans de jeter la Bible entre toutes les mains et soutiennent qu'il n'y a si pauvre idiot et savetier qui ne la puisse entendre clairement [614]⁴.

1. Épicure *ap.* Cicéron, *Des fins*, I, IX, 71 (éd. Les Belles Lettres : t. I, p. 22).

2. Vallone (Yves de), *La Religion du Chrétien conduit par la Raison éternelle*, Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, cod. (10403 et) 10450, ff. 265-266.

3. Sade (Donatien Alphonse François, marquis de), *Dialogue entre un prêtre et un moribond* [1782] ; in *Œuvres* (éd. M. Delon et J. Deprun), Paris, Gallimard, 1990-1998, t. I, p. 10. – Voyez également : Sade, *La Philosophie dans le boudoir* [1795], *Œuvres*, éd. cit., t. III, p. 69.

4. Sur cette question, on pourra consulter, entre autres, le manuscrit *De l'examen de la religion* (S. Landucci éd., Paris-Universitas et Oxford-Voltaire Foundation, 1996), qui fut sans doute rédigé dans les années 1728-1734.

Or Garasse n'aime point ces façons d'« ânes sauvages » [212], et déclare que « les bons catholiques [...] font gloire de captiver leurs pensées sous l'obéissance de la foi » [443]. La vraie liberté de l'esprit, précise-t-il, « consiste à croire franchement ce que l'Église nous propose, sans philosopher ou sophistiquer dessus et dire, *je crois cet article*, d'autant qu'il me semble plus conforme à la raison et au sens naturel ; *je ne crois pas celui-là*, d'autant que j'y trouve plus de difficulté et de contradiction ; *car faire comme cela, c'est être philosophe non pas chrétien*, vouloir savoir et non pas croire » [210]. Bossuet sera donc fidèle à la tradition de Garasse lorsqu'il condamnera l'exégèse critique à laquelle un Richard Simon (1638-1712) soumettra bientôt les textes sacrés¹ ; et Fénelon tout autant, lorsqu'il écrira en 1707 : « Il ne faut donner l'Écriture qu'à ceux qui, ne la recevant que des mains de l'Église, ne veulent y chercher que le sens de l'Église même »...²

Véritable rébellion contre l'auteur de la nature – « nos jeunes athéistes, [écrit Garasse] prennent Dieu à partie » pour le charger de la damnation de tous les hommes, pour l'accuser de l'avoir prévue et, malgré cela, de ne l'avoir pas empêchée [400-401]. Et, de fait, un trait commun à nombre de textes clandestins de tendance déiste, depuis le *Colloquium heptaplomeres* de Bodin (1587) jusqu'aux *Doutes sur la religion proposés à Mrs les docteurs en Sorbonne* d'un certain Bonaventure de Fourcroy (1698) et aux *Difficultés sur la religion* de Robert Challe (composées vers 1710), en passant par l'*Examen de la religion*, œuvre de jeunesse de Du Marsais (selon G. Mori, qui la fait dater de 1705), – un trait commun à tous ces écrits sera le *refus du péché originel*. *A fortiori* (selon les « athéistes » que le père Garasse poursuit de son acrimonie), Dieu n'aurait point dû commencer par placer l'homme en état de bonheur, s'il n'avait pas envie de l'y entretenir.

3°/ *Pourceaux (dépravation)*. — Puisque la dissipation est relâchement et souillure, viennent donc les inévitables pourceaux, les pourceaux du troupeau d'Épicure... Car les libertins de ce siècle, Garasse le répète à l'envi, « ne savent rien que boire et ivrogner » [35]. Le pourceau, qui a cette coutume d'aller toujours en avant et de ne se contenter jamais des choses présentes, le pourceau qui « pousse la terre avec son groin » [856], exprime en son langage naturel tout à la fois la saleté et le désespoir hypocondriaque de ceux que l'on a, ici, pris le parti de lui comparer. Les fumées de la bile noire et les nuages obscurs qui s'en dégagent éblouissent le cerveau des athées de cour [47-49]. Mersenne le soulignera fortement,

1. Cf. Bossuet (Jacques-Bénigne), *Défense de la Tradition et des saints Pères* [1693], in *Œuvres*, Besançon, Outhenin-Chalandre, 1840, t. III, p. 79 : « Tout l'air du livre de M. Simon inspire le libertinage et le mépris de la théologie », etc.

2. Fénelon (François de Salignac de La Mothe), *Lettre à M. l'Évêque d'Arras sur la lecture de l'Écriture Sainte en langue vulgaire*, in *Œuvres*, Versailles, J. A. Lebel, 1820, t. III, p. 413.

lui aussi : le fond de cette mélancolie, c'est la *peur*, la peur du jugement divin et, accessoirement... celle du bras séculier.

Comme, au gré des « nouveaux épicuriens », rien n'assure que l'âme de l'homme soit en quoi que ce soit immortelle, ceux-ci tireraient cette conséquence (qui est, ajoute l'auteur, « comme un surgeon de désespoir ») : « gorgeons-nous de plaisirs et faisons grande chère » [892]. Telle était jadis « la maxime des épicuriens », assure-t-il : « buvons et mangeons aujourd'hui jusqu'à crever, d'autant que nous devons mourir demain, c'est-à-dire puisque la mort nous doit surprendre, il vaut bien mieux qu'elle nous trouve pleins que vides » [892-893]. Un peu plus haut, le même Garasse se récriait contre « l'impudence de ces anciens gourmands qui s'animaient à l'ivrognerie par la mémoire de la mort, disant : *Edamus et bibamus, cras enim moriemur* » [490]¹. « La doctrine de l'immortalité », écrira à ce propos Feuerbach, « est la doctrine finale de la religion — son testament où elle exprime ses dernières volontés. Ici elle énonce sans fard ce que jusque là on taisait. Alors que jusque-là il s'agit de l'existence d'un *autre* être » (*Wesen*) – allusion à l'*aliénation* par l'homme de ses meilleures qualités en un dieu forgé par ses soins – « il s'agit ici ouvertement de *l'existence propre* [...] : *si je ne suis pas éternel, Dieu n'est pas Dieu, s'il n'y a pas d'immortalité, il n'y a pas de Dieu*. Et l'apôtre, [ajoute Feuerbach] a déjà exprimé cette conclusion. Si nous ne ressuscitons pas, le Christ n'est pas ressuscité, et tout n'est que néant. *Edite, bibite...* »². La formule prêtée aux impies constitue donc, en vérité, une sorte d'*aveu* que fait la religion quant à l'esprit de troc qui, selon Feuerbach, loge au cœur de son principe même.

Et puis, s'écrie Garasse, la principale partie de nos plaisirs n'est pas en cette vie, – ce monde étant, comme une « étable » (!) en comparaison du ciel. « C'est *là-haut* que Dieu a mis notre bonheur » [715]. Dévalorisation de l'ici-bas, négation de l'évidence du plaisir et promesse du bonheur dans l'au-delà ; notre exorciste emboîte fidèlement le pas, comme on voit, à la vieille chanson du spiritualisme : le bonheur est dans l'*autre* monde³. La « bonté » des plaisirs est en vérité une bonté « préjudiciable » et même « malicieuse » : les plaisirs de ce monde sont, tout bien compté, des « plaisirs sans plaisir » [720]. Éthique de l'*exil* contre toute éthique du bonheur terrestre ; éternité d'amour *pour après* contre « faux » plaisirs qu'offre une terre à tout jamais *étrangère* : le véritable chrétien, affirmera Bossuet, est bien un homme *de l'autre monde*.

1. « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons ».

2. Cf. Feuerbach (Ludwig), *L'Essence du christianisme*[1841], Paris, Maspero, 1973, p. 317-318.

3. Cf. à ce propos, notre ouvrage : Salem (Jean), *Le Bonheur ou l'Art d'être heureux par gros temps*, Paris, Bordas, 2006, rééd. Flammarion / Champs, 2011, notam. : p. 37-51.

4°/ *Chiens (veulerie)*. — Un degré de plus dans l'injure : l'adversaire est traité de *chien*. L'auteur de la *Doctrine curieuse*, pourtant passé virtuose en l'art de la flagornerie [910]¹, déplore que les « athéistes » aient su se faire « esclaves et chiens couchants » afin de « se glisser favorablement en l'amitié des grands » [1005]. Ils vivent aux dépens d'autrui, nous dit-on, et par conséquence nécessaire « sont comme bêtes à l'attache... » [763]. Le napolitain Vanini, étant venu en Gascogne, l'an 1617, se serait glissé dans les noblesses afin d'y « piquer l'escabelle » [144-145]. Garasse ne cesse de s'appesantir sur l'extraction sociale de ces novateurs qu'à toute force il veut présenter comme des « écornifleurs » (ce mot apparaît à 66 reprises dans l'ensemble du texte !), comme des pique-assiettes. Tout tient, en vérité, à ce fait qu'ils vivent en *parasites* auprès de jeunes aristocrates bien légers. « Noblesse, à quoi songez-vous ! », s'écrie-t-il. « Ne considérez-vous point que ces guêpes de cabaret ne sont faites que pour vous sucer le sang et pour vous rendre insensibles en la piété ! » [759]. Mais voici que le chien vient de laisser sa place à la guêpe et à d'autres figures animales...

5°/ *Caméléons (dissimulation)*. — Les beaux esprits, écrit encore Garasse, sont courageux « comme le caméléon », lequel s'il aperçoit seulement un petit oisillon, se cache et s'enveloppe sous le repli d'un pampre, sous une feuille de vigne [94-95]. Car Garasse, comme ceux qui ont pour eux le droit et l'ordre établis, invective, provoque et met sans cesse au défi ces « messieurs dogmatisants » qui « sèment en secret leurs impiétés [...] et ne sont pas si résolus en leurs principes qu'ils en voulussent endurer une chiquenaude, tant s'en faut qu'ils voulussent endurer le martyr » [95]. Ceux-ci chuchotent lâchement, en secret, poursuit-il, mais n'auraient pas « le courage d'endurer une égratignure d'épingle » pour les idoles de leur fantaisie [97]. Et, de fait, la nécessité d'échapper aux rigueurs inquisitoriales justifia souvent, durant ces longues années de plomb, le recours aux artifices d'une écriture chiffrée². Le sage, pourra-t-on lire dans le *Theophrastus redivivus*, très volumineux traité qui, en 1659 (soit 35 ans après la publication de *La Doctrine curieuse*), fixera le paradigme du traité philosophique clandestin, « choisit de dissimuler sa propre incrédulité intérieure, ne la révélant qu'à ses semblables et la cachant au peuple »³. Guy Patin (1601-1672), médecin, ami de Gabriel Naudé, écrira d'ailleurs, dans « une lettre solennelle à son fils » : « Croyez ce que vous devez

1. Cf. *Doctrine Curieuse, op.cit.*, p. [910] : « Tous les gestes des rois, écrit-il, sont remarquables, toutes leurs paroles sont des oracles, toutes leurs actions sont des lois vivantes et animées, toutes leurs ordonnances sont inviolables, tout en leur personne est grand ».

2. Paganini (Gianni), *Les Philosophies clandestines à l'âge classique, op. cit.*, p. 13.

3. *Theophrastus redivivus*, 3^e traité, chap. 5 (éd. G. Canziani et G. Paganini), Florence, La Nuova Italia, 1981-1982 : t. II, p. 525.

et laissez-là le reste sans causer aucun scandale. *Intus ut libet, foris ut moris est* »¹, – non sans prévenir le fils au passage contre les mortels dangers que font courir à tout esprit libre la « faction loyolitique » (les Jésuites) et autres « hypocrites encapuchonnés »².

Ainsi, un Vanini *fera-t-il semblant* de déplorer, dit Garasse, ce fait que, de plus en plus, on se persuade – « que tout ce qui se raconte parmi nous de l'Enfer et du Paradis ne sert pour autre chose que pour contenir la populace en son devoir et en une crainte mécanique », et qu'un bel esprit ne croie pas plus à ces choses-là qu'à ce qui se racontait chez les anciens Grecs au sujet des Champs Élyséens et de l'Achéron. La même opinion tient, en outre, que ces fictions ne constituent guère qu'« une bonne finesse politique pour avancer les affaires de l'État » [311-312]³. Comme l'écrira plus tard F. de La Mothe le Vayer, « les plus grands Législateurs » ne se sont servis de la crainte que les dieux inspirent au vulgaire que pour « emboucher de ce mors le sot peuple, pour le pouvoir par après mener à leur fantaisie »⁴. Un Dieu rémunérateur et vengeur de tout ce qui pourrait échapper à la rigueur de la loi : prêtres et moines auraient inventé tout ce conte afin de mieux « faire bouillir la marmite » ! [795]

6°/ *Vermine (chair à bûcher)*. — De proche en proche, on en arrive ainsi aux arthropodes, aux insectes et puis même aux larves – et très bientôt à la *vermine*... Langage authentiquement fasciste, discours d'imprécateur, de Grand inquisiteur, de bourreau ! Car condamner avec fureur « cette vermine de fainéants » qui se serait « glissée dans Paris, pour y semer les maximes de son impiété » [758], cela est évidemment fort peu anodin en un siècle où le mépris des dogmes et des sacrements peut aisément conduire au bûcher.

Ainsi Garasse évoque-t-il avec une satisfaction non dissimulée ce *feu* qui, en 1621, trois ans seulement avant la publication de la *Doctrine curieuse*, avait brûlé vif l'hérétique Jean Fontanier, l'auteur du *Trésor inestimable* : « ayant roulé de pays en pays, écrit Garasse, d'une religion en l'autre, jusqu'à ce qu'il fit comme le poisson malheureux du comique Alexis dans

1. « Au-dedans selon ton gré, au-dehors suivant l'usage » : c'est là la devise des libertins.

2. Patin (Guy), cité in Pintard (René), *La Mothe le Vayer, Gassendi et Guy Patin*, Paris, Boivin, 1943, p. 64-65.

3. On peut noter ici que *L'Esprit de Spinoza ou Traité des trois imposteurs* (manuscrit rédigé par le médecin Jean-Maximilien Lucas durant le dernier quart du XVII^e siècle, avec ajouts postérieurs dus à Charles Levier et datant de 1719), tout en soulignant que la religion est utilisée par les Princes comme « une Drogue, pour entretenir le Crédit et la Réputation de leur Théâtre » (*loc. cit.*, p. 702), affirme par ailleurs que la peur ayant fait les dieux, celle-ci pousse les hommes à réserver « un Culte superstitieux aux Phantômes de leur Imagination » (*ibid.*, p. 656). — Plus de cent ans avant la publication de *L'Essence du Christianisme* de Feuerbach (1841), s'opère donc ici, comme l'a relevé Silvia Berti, le glissement de « l'imposture comme fraude » à « l'imposture comme déraison » ; cf. Berti (Silvia), « *La Vie et l'Esprit de Spinoza (1719) e la prima traduzione francese dell'Ethica* », dans : *Rivista Storica Italiana*, XCVIII, 1986,1, p. 5-46.

4. *Dialogues faits à l'imitation des Anciens [Sur le sujet de la Divinité – vers 1630-1631]*, Paris, Fayard (« Corpus des Œuvres de Philosophie en Langue Française »), 1988, p. 318-320.

Athénée, lequel tomba de la poêle dans le feu » [148]. De Jérôme de Prague, qui, pour sa part, avait été conduit au bûcher le 23 mai 1416, soit dix mois après Jean Hus qu'il était venu défendre à Constance, Garasse déclare finement qu'il fut « brûlé et rôti avec Jean L'Oyzon [c'est-à-dire Jean Hus] pour lui servir de sauce... » [282]. Qui sait, conclut le bon père, si « nos jeunes épicuriens » ne se verront pas très bientôt « entre les mains d'un bourreau pour vomir leur âme malheureuse, comme Fontanier et Lucilio Vanini : [...] lors, ils hurleront comme chiens enragés » [908]. Puis Garasse conclut avec sa sobriété habituelle : « le meilleur pour eux serait, à mon avis, *la roue ou le gibet* » [90].

(3)

Force est de reconnaître que ce Garasse est au moins aussi généreux dans l'art grossier de l'amalgame que dans sa propension à injurier tous ceux qu'il souhaite voir réprimer et briser. Il ne fait pas, comme on dit, *dans le détail*. Car Garasse, ce « menteur public », comme l'appelait Voltaire, « trouvait partout des athéistes »¹, sans s'embarrasser de distinctions trop subtiles. Il avoue « allier » dans sa virulente critique les « ministres » réformés et les « nouveaux épicuriens » de son siècle [512-513]. Il croit, en effet, trouver « une grande conformité de maximes entre ces deux sectes, à savoir la huguenote et la bande secrète des athées » [216]. Les « beaux esprits prétendus » ne seraient que les papillons issus des « chenilles » huguenotes [217]. Réciproquement, Ulrich Zwingli, les calvinistes ainsi qu'Érasme (qui fut si soucieux de la paix des Églises que ses adversaires l'accusèrent d'être un véritable suppôt de la Réforme) sont accusés de n'être que les « tiercelets des beaux esprits », que des « tiercelets d'athéisme »², – les « tiercelets » étant les mâles de certains oiseaux de proie qui se trouvent être d'un tiers plus petits que leurs femelles... Usant d'un raccourci à peine plus violent, Garasse glose tout uniment sur « la secte d'Épicure » et sur... « celle de Calvin, son disciple » [127]. Quant à Martin Luther, le père de la Réforme protestante, il peut être présenté dans telle page de *La Doctrine curieuse* comme « un parfait athéiste » [42] ! *Tu ne crois pas ce que je crois, tu es donc sans religion* : tel est, écrit Voltaire, le raisonnement le plus usité dans la prose du père Garasse³.

1. Cf. l'article « Athée, Athéisme » dans : *Dictionnaire philosophique* (in *The Complete Works of Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, 1994, t. 35, p. 379). Voltaire y parle d'« un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le jésuite Garasse, en un mot ».

2. Pour Érasme et Zwingli : *Doctrine Curieuse*, p. [251] ; pour « les calvinistes » : *ibid.*, p. [421].

3. Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie par des amateurs*, Genève, Cramer, 1770-1772, sixième partie, B (« Génie »), p. 252.

Enfin, comme tous ceux qui ont en l'âme de furieux désirs de police et de répression, Garasse tient constamment à jour ses *fichiers* et prend soin de prévenir constamment ses lecteurs contre les auteurs des plus « méchants » livres. Il dresse, par conséquent, son petit Index, établit un catalogue des illustres «*affreux*». Ce catalogue comprend des « athéistes » envoyés, selon lui, par le Diable... : tels auraient été, jadis, Porphyre, Themistius, Eunapius, Lucien (curieux *cocktail* : trois hommes liés de près ou de loin au néo-platonisme, et Lucien, auteur plein de malice, qui était, pour sa part, bien plus proche de l'héritage cynique et épicurien). Puis le Diable (toujours lui) en aurait député quelques autres, à dater de la fin du *Quattrocento* : « L'Arétin, Cardan, Vanini et un je-ne-sais-qui, banni de cour », – autrement dit : Théophile [464-465]. Dans des passages particulièrement distrayants, « Épicure, Sardanapale et Héliogabale » sont présentés tout uniment comme des maîtres es-brutalité et comme les ancêtres des libertins modernes [292-293]. Et lorsqu'il parcourt en imagination la « bibliothèque des libertins », afin de *nommer* exhaustivement ses cibles : 1°/ Garasse place au premier rang le Pomponace (« très méchant homme »), le Paracelse (« plutôt un rêveur et alchimiste dangereux qu'un athéiste ou libertin ») et Machiavel, dont le fait est « si sale » et la cause « si méchante » qu'il a osé enseigner qu'il faut abuser des choses saintes afin d'en amuser le peuple ! [1013 ; 984] 2°/ Le deuxième rang de la bibliothèque de nos athéistes, contient Jérôme Cardan (« qui penche par tout du côté de l'athéisme » [435]), Charron (« très pernicieux ignorant qui a voulu parler de ce qu'il n'entendait pas ») et Lucilio Vanini (dont il n'est même plus besoin de publier, une fois de plus, la malédiction...) [1014]. 3°/ Le troisième et dernier rang contiendrait les « livres impudiques », et notamment le *Parnasse satyrique* de Théophile de Viau et consorts [1010].

Garasse annonce ainsi, comme en passant, qu'on aura de fort bonnes raisons, selon ses principes, pour étrangler puis brûler en place de Grève (actuellement place de l'Hôtel de Ville), le 1^{er} septembre de l'an 1662, un jeune avocat de vingt-trois ans nommé Claude Le Petit, coupable notamment d'avoir composé un écrit paillard intitulé *Le Bordel des Muses*. – Outre ces trois ordres de livres, il faut considérer, ajoute-t-il, que « les libertins ont en main le Rabelais, comme l'*enchiridion* [c'est-à-dire : comme l'abrégé] du libertinage ». Il serait impossible, en effet, de lire une page de ce « vaurien » sans danger d'offenser Dieu mortellement. Car Rabelais anéantit le sentiment de religion : et il aurait fait « plus de dégâts en France par ses bouffonneries que Calvin par ses nouveautés » [1016-1017] !

Ainsi va le père François Garasse. Avec sa « méthode » bien particulière. Son aboiement si peu lointain vise, comme on l'a vu, ceux qui, comme Sade, considéreront que « le prétendu Dieu des hommes n'est que l'assemblage de tous les êtres, de toutes les propriétés, de toutes

les puissances », qu'« il est la cause immanente et non distincte de tous les effets de la nature »¹ ; ceux qui, comme Cyrano, feront effort pour déréaliser « ces Dieux que l'homme a faits et qui n'ont point fait l'homme »². Les religions trahissent toutes le caractère humain de leur origine. « De l'homme partout », écrira joliment l'auteur de *L'Art de ne rien croire*³ : car, lorsqu'il s'agit de la divinité, c'est l'homme qui, pour se délivrer de la peine de son ignorance, « invente un être séparé de la matière, qu'il appelle esprit, qu'il veut faire Dieu, *un être rien*, qu'il ne peut comprendre », « un être rien, qui est partout et qui n'est nulle part »⁴.

Aussi, dans la religion, l'homme choisit-il de se sacrifier à lui-même, – à lui-même en tant qu'objectivation du subjectif : cette leçon contenue dans les manuscrits clandestins et de la libre pensée française, Feuerbach, indéniablement, ne l'a point reniée.

¹. Sade, Donatien. Alphonse. François. marquis de : *Histoire de Juliette*, 3e partie ; in *Oeuvres*, Paris : Gallimard 1990-1998, t. III, p. 665.

². République
³. de Séjanus dans l'*Agrippine* de Cyrano de Bergerac.
L'Art de ne rien croire, p. [227], traité qui date sans nul doute de la première décennie du XVIII^e siècle ; reproduit in *Anonimnye atheisticheskie traktaty*, éd. A. V. Gulyga, Moscou : Mysl 1969.
Ibid., p. [248].